

(15 centimes dans les départements et dans les gares de chemins de fer.)

LA  
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Paris, six mois, 6 francs; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Le colao se leva et lut à haute voix l'édit funeste. (Page 373, col. 1.)



## SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Les aventures du prince Calaf (suite) ; Les oranges. — VARIÉTÉS : Un chat et un chien ; Les vrais amis. — RÉCITS HISTORIQUES : Le maréchal Canrobert.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

## LES AVENTURES DU PRINCE CALAF.

La vue de cette cruelle tragédie avait produit sur Calaf un effet extraordinaire. Il demeura quelque temps plongé dans mille pensées confuses. Enfin, il résolut de courir la même chance que les malheureux princes dont il déplorait le sort.

« La récompense est si belle, se dit-il en lui-même, que je puis bien hasarder ma vie pour l'obtenir. Mettre un terme à ces sacrifices inhumains et à la douleur de ce malheureux père ; devenir le gendre du plus puissant souverain de l'Asie, et, par son aide, rendre à mon père et à ma mère le rang et les biens qui leur ont été ravés, quelle gloire et quel bonheur !... Mais si j'échoue ?... Eh bien ! qu'ai-je à perdre ?... S'il s'agissait d'exposer mes jours dans un combat, hésiterais-je ?... Non.... Eh bien ! c'est encore un combat que je vais livrer, combat de sagacité et de science.... Dans ces sortes de luttes, n'ai-je pas déjà fait mes preuves ? Cette vaniteuse princesse va voir qu'il peut se trouver dans le monde un homme qui ait autant d'esprit qu'elle. »

## VII

Ayant ainsi pris sa résolution, Calaf retourna chez la vieille veuve et lui fit part de son projet.

« Je brûle d'impatience, lui dit-il, d'éprouver si je serai plus heureux que le prince qui vient de perdre la vie.

— Que dites-vous, mon fils ? répliqua la veuve ; quelle entreprise osez-vous former, et songez-vous, en effet, à l'exécuter ?

— Oui, bonne mère, repartit Calaf ; je prétends aujourd'hui me présenter pour répondre aux questions de la princesse ; je ne suis venu à la Chine que pour offrir mon bras au grand roi Altoun-Kan, mais il vaut mieux être son gendre qu'un simple officier de ses armées. »

A ces paroles, la vieille se mit à pleurer.

« Ah ! seigneur, dit-elle, au nom de Dieu, ne persistez pas dans une résolution si téméraire ; vous périrez bien certainement, si vous êtes assez hardi pour aller demander la princesse ; détestez-la plutôt, puisqu'elle est la cause de tant d'événements tragiques ; représentez-vous quelle sera la douleur de vos parents lorsqu'ils recevront la nouvelle de votre mort ; soyez touché des déplaisirs mortels où vous allez les plonger.

— De grâce, ma mère, interrompit le fils de Timurtasch, cessez de me présenter des images si capables de m'attendrir ; je n'ignore pas que si je péris aujourd'hui, ce sera pour mon père et ma mère une source intarissable de larmes. Mais, n'est-ce pas pour les rendre plus heureux que je veux exposer ma vie ? Oui, sans doute, leur intérêt s'accorde avec le désir qui me presse, et si mon père était ici, loin de s'opposer à mon dessein, il m'exciterait à l'exécuter promptement. C'est donc une chose résolue ; ne perdez pas de temps à vouloir me persuader, car rien ne saurait m'ébranler. »

Lorsque la bonne vieille vit que son jeune hôte n'écoutait point ses conseils, son affliction en redoubla.

« C'en est donc fait, seigneur, reprit-elle, on ne peut vous empêcher de courir à votre perte ; pourquoi faut-il que vous soyez venu loger dans ma maison ! Pourquoi vous ai-je parlé de Tourandocte ! Malheureuse que je suis, c'est moi qui vous ai perdu ; pourquoi faut-il que j'aie votre mort à me reprocher !

— Non, ma bonne mère, interrompit Calaf, ce n'est pas vous qui faites mon malheur ; mais qui vous a dit que je répondrais mal à ses questions ? Je ne suis ni sans étude ni sans esprit, et le ciel peut-être m'a réservé l'honneur de délivrer le roi de la Chine des chagrins que lui cause un affreux serment. Mais, ajouta-t-il en tirant la bourse que le kan des Kirghiz lui avait donnée, et dans laquelle il y avait encore une assez grande quantité de pièces d'or, comme cela, je l'avoue, est incertain, et qu'il peut arriver que je meure, je vous fais présent de cette bourse pour vous consoler de mon trépas ; vous pourrez vendre aussi mon cheval et en garder l'argent, car je n'en aurai pas besoin, soit que la fille d'Altoun-Kan devienne le prix de mon audace, soit que mon trépas en doive être le triste salaire. »

La veuve prit la bourse de Calaf en disant :

« O mon fils ! vous vous trompez fort si vous vous imaginez que ces pièces d'or puissent me consoler de votre perte ; je vais les employer en bonnes œuvres, en distribuer une partie dans les hôpitaux aux pauvres qui souffrent patiemment leur misère, et dont, par conséquent, les prières sont agréables à Dieu ; je donnerai le reste aux ministres de notre religion, afin que tous ensemble ils prient le ciel de vous inspirer et de ne pas permettre que vous vous exposiez à périr ; toute la grâce que je vous demande, c'est de ne point aller aujourd'hui vous présenter pour répondre aux questions de Tourandocte ; attendez jusqu'à demain, le terme n'est pas long.

— Eh bien ! bonne mère, lui dit-il, j'aurai pour vous la complaisance que vous exigez de moi ; je n'irai point aujourd'hui demander la main de la princesse ; mais, pour vous dire ce que je pense, je ne crois pas que ma résolution puisse changer. »

Calaf pendant toute la journée ne sortit point de la maison de la veuve, qui ne manqua pas d'aller dans les hôpitaux distribuer des aumônes et demander des prières. Le lendemain matin, le jeune homme parut plus déterminé que jamais à tenter l'entreprise, et dit adieu à la bonne vieille, qui, se sentant saisie de la plus vive douleur, se couvrit le visage de son voile et demeura la tête sur ses genoux, dans un accablement qu'on ne saurait exprimer.

Le jeune prince des Nogais se rendit au palais ; il vit des deux côtés de la porte deux mille soldats en haie, le casque en tête, armés de boucliers et couverts de plaques de fer. Un des principaux officiers qui les commandaient, jugeant à l'air de Calaf qu'il était étranger, l'arrêta et lui demanda quelle affaire il avait au palais.

« Je suis un prince étranger, lui répondit le fils de Timurtasch, et je viens me présenter au roi pour le prier de m'accorder la permission de répondre aux questions de la princesse sa fille. »

L'officier, à ces paroles, le regardant avec étonnement, lui dit :

« Prince, savez-vous bien que vous venez ici cher-



cher la mort? Vous auriez mieux fait de rester dans votre pays que de former le dessein qui vous amène; retournez sur vos pas, et ne vous flattez point de la trompeuse espérance que vous obtiendrez la barbare Tourandocle. Quand vous seriez plus habile que les plus savants de nos mandarins, vous ne percerez jamais le sens de ses paroles ambiguës.

— Je vous rends grâce de votre conseil, reprit Calaf, mais je ne suis pas venu jusqu'ici pour reculer.

— Allez donc à la mort, répliqua l'officier d'un air chagrin, puisqu'il n'est pas possible de vous en empêcher.

En même temps, il le laissa entrer dans le palais, et ensuite, se tournant vers quelques autres officiers qui avaient entendu leur conversation :

« Que ce jeune prince, leur dit-il, a l'air noble et paraît aimable! C'est dommage qu'il meure sitôt. »

Cependant Calaf traversa plusieurs salles, et enfin se trouva dans celle où le roi avait coutume de donner audience à ses peuples. Dans cette salle y avait un trône d'acier fait en forme de dragon et haut de trois coudées; quatre colonnes de la même matière, et fort élevées, soutenaient au-dessus un vaste dais de satin jaune garni de pierreries. Altoun-Kan, revêtu d'un cafetan de brocart d'or à fond rouge, était assis sur son trône avec un air de gravité que soutenait merveilleusement un bouquet de poils fort longs et partagé en trois boucles qu'il avait au milieu de la barbe. Ce monarque, après avoir écouté quelques-uns de ses sujets, jeta par hasard les yeux sur le prince des Nogaïs, qui était dans la foule; comme il lui sembla que c'était un étranger, et qu'il vit bien à son air noble ainsi qu'à ses habits magnifiques, que ce n'était pas un homme du commun, il appela un de ses mandarins, il lui désigna Calaf, et lui donna ordre tout bas de s'informer de sa qualité et du sujet qui l'avait fait venir à sa cour.

Le mandarin s'approcha du fils de Timurtasch, et lui dit que le roi souhaitait de savoir qui il était et s'il avait quelque chose à lui demander.

« Je vous prie de dire au roi votre maître, répondit Calaf, que je suis fils unique d'un prince souverain, et que je viens tâcher de mériter l'honneur d'être son gendre. »

### VIII

Altoun-Kan ne sut pas plus tôt la réponse du jeune prince, qu'il changea de couleur; son visage se couvrit d'une pâleur semblable à celle de la mort; il cessa de donner audience, il renvoya tout le peuple, ensuite il descendit de son trône et s'approcha de Calaf.

« Jeune téméraire, lui dit-il, savez-vous la rigueur de mon édit et le malheureux destin de ceux qui jusqu'ici se sont obstinés à vouloir obtenir la main de la princesse ma fille ?

— Oui, seigneur, répondit Calaf, je connais tout le danger que je cours; mes yeux ont été témoins du supplice que Votre Majesté a fait souffrir hier, bien malgré elle, à un jeune prince; mais la fin déplorable de ceux qui se sont vainement flattés de l'espérance de répondre aux questions de la princesse ne fait qu'irriter l'envie que j'ai de mériter sa main.

— Quelle fureur! repartit le roi; à peine un prince a-t-il perdu la vie, qu'il s'en présente un autre pour avoir le même sort! Il semble qu'ils prennent plaisir à s'immoler; quel aveuglement! Rentrez en vous-même,

prince, et soyez moins prodigue de votre sang. Vous m'inspirez plus de pitié que tous ceux qui sont déjà venus chercher ici la mort; je me sens naître de l'inclination pour vous, et je veux faire tout mon possible pour vous empêcher de périr. Retournez dans les États de votre père, et ne lui donnez pas le déplaisir d'apprendre par la renommée qu'il ne reverra plus son cher fils.

— Seigneur, repartit Calaf, il m'est bien doux d'entendre de la bouche même de Votre Majesté que j'ai le bonheur de vous plaire; j'en tire un heureux présage. Peut-être que, touché des malheurs que cause l'opiniâtreté de la princesse, le ciel veut se servir de moi pour en arrêter le cours et assurer en même temps le repos de votre vie, que trouble la nécessité d'autoriser des actions si cruelles. Savez-vous, en effet, si je répondrai mal aux questions qu'on me fera? Quelle certitude avez-vous que je périrai? Si d'autres n'ont pu démêler le sens des paroles obscures de Tourandocle, est-ce à dire pour cela que je ne pourrai en venir à bout? Non, seigneur, leur exemple ne saurait me faire renoncer à l'honneur insigne de vous avoir pour beau-père.

— Ah! prince infortuné, répliqua le roi en s'attendrissant, vous voulez cesser de vivre; les princes qui se sont présentés avant vous pour répondre aux questions de ma fille tenaient le même langage; ils espéraient tous qu'ils en perceraient le sens, et ils n'ont pu y réussir; hélas! vous serez aussi la dupe de votre confiance. Encore une fois, mon fils, poursuivit-il, laissez-vous persuader; je vous aime et je veux vous sauver; ne rendez pas ma bonne intention inutile par votre opiniâtreté. Quelque esprit que vous vous sentiez, défiez-vous-en; vous êtes dans l'erreur si vous vous imaginez que vous pourrez répondre sur-le-champ à ce que la princesse vous proposera; cependant, vous n'aurez pas un demi-quart d'heure pour y rêver, c'est la règle. Si à l'instant même vous ne faites pas une réponse juste et qui soit approuvée de tous les docteurs qui en seront les juges, aussitôt vous serez déclaré digne de mort, et vous serez conduit au supplice la nuit suivante. Ainsi, prince, retirez-vous; passez le reste de la journée à songer au parti que vous avez à prendre; consultez des personnes sages; faites vos réflexions, et demain vous viendrez m'apprendre ce que vous aurez résolu.

En achevant ces paroles, le roi quitta Calaf, qui sortit du palais, fort mortifié de ce qu'il fallait attendre au lendemain, car les observations et les instances d'Altoun-Kan n'avaient produit sur lui aucune impression, et il revint chez son hôtesse sans s'inquiéter le moins du monde du péril auquel il allait s'exposer. Dès qu'il fut de retour auprès de la vieille et qu'il lui eut conté ce qui s'était passé au palais, elle recommença à le haranguer et mit tout en usage pour le détourner de son entreprise; mais elle ne recueillit aucun fruit de ses nouveaux efforts.

Le jour suivant il retourna au palais et se fit annoncer au roi, qui le reçut dans son cabinet, ne voulant pas que personne fût témoin de leur conversation.

« Eh bien! prince, lui dit Altoun-Kan, votre visite doit-elle aujourd'hui me réjouir ou m'affliger? Dans quels sentiments êtes-vous? »

— Seigneur, répondit Calaf; quand j'eus l'honneur de me présenter hier à Votre Majesté, j'avais déjà fait



toutes mes réflexions; ma résolution est toujours la même. »

A ce discours, le roi se frappa la poitrine, déchira son collet et s'arracha quelques poils de sa barbe.

« Que je suis malheureux, s'écria-t-il, d'avoir conçu tant d'amitié pour celui-ci! la mort des autres ne m'a point fait tant de peine. Ah! mon fils, continua-t-il en embrassant le jeune prince avec un attendrissement qui lui causa quelque émotion, rends-toi à ma douleur, si mes raisons ne sont pas capables de t'ébranler; je sens que le coup qui t'ôtera la vie frappera mon cœur d'une atteinte mortelle; renonce, je t'en conjure, à la main de ma cruelle fille. Demeure, si tu veux, dans ma cour, je te traiterai comme mon propre fils. Renonce donc, je t'en supplie, à la main de Tourandocte; que j'aie du moins la satisfaction de lui enlever une victime. »

Le fils de Timurtasch était très-sensible à l'amitié que le roi lui témoignait; mais il lui répondit :

« Seigneur, laissez-moi, de grâce, m'exposer au péril dont vous voulez me détourner. Plus il est grand et plus il a de quoi me tenter. »

Altoun-Kan, voyant Calaf inébranlable dans sa résolution, en fut vivement affligé.

« Ah! jeune audacieux, lui dit-il, le ciel m'est témoin que j'ai fait tout mon possible pour t'inspirer des sentiments raisonnables; tu rejettes mes conseils et aimes mieux périr que de les suivre. N'en parlons plus; tu recevras bientôt le prix de ta folle persistance. Je consens que tu entreprennes de répondre aux questions de Tourandocte; mais il faut auparavant que je te fasse les honneurs que j'ai coutume de faire aux princes qui recherchent mon alliance. »

A ces mots, il appela un de ses chambellans; il lui ordonna de mener Calaf dans un pavillon du palais, et de lui donner cent esclaves pour le servir.

Puis il envoya chercher le professeur le plus habile ou du moins le plus fameux de son collège royal et lui dit :

« Docteur, il y a dans ma cour un nouveau prince qui demande ma fille. Je n'ai rien épargné pour le rebuter, mais je n'ai pu en venir à bout. Je voudrais que, par votre éloquence, vous lui fissiez entendre raison; c'est pour cela que je vous mande ici. »

Le docteur obéit; il alla voir Calaf, et eut avec lui

une longue conversation. Ensuite il revint trouver Altoun-Kan et lui dit :

« Seigneur, il est impossible de persuader ce jeune prince, il veut absolument mériter la princesse ou mourir. Quand j'ai eu reconnu qu'il était impossible d'ébranler sa résolution, j'ai eu la curiosité de voir si son obstination n'avait point d'autre fondement que l'ambition de devenir votre gendre; je l'ai interrogé sur plusieurs matières différentes, et je l'ai trouvé si savant et si spirituel, que j'en ai été surpris. Enfin, pour dire à Votre Majesté ce que j'en pense, je crois que si quelque prince est capable de bien répondre aux questions de la princesse, c'est certainement celui-là. »

— O docteur! s'écria le roi, vous me charmez par ce discours; plaise au ciel que ce jeune homme devienne mon gendre! Dès qu'il a paru devant moi, je me suis senti de l'affection pour lui; puisse-t-il être plus heureux que les autres! »

Le bon roi Altoun-Kan ne se contenta pas de faire des vœux pour Calaf; il tâcha de lui rendre le ciel propice; il ordonna des prières publiques en sa faveur, et l'on fit dans tous les temples des sacrifices solennels.

Après les prières et les sacrifices, le monarque chinois envoya dire au prince des Nogais de se tenir prêt à répondre le lendemain aux questions de la princesse; qu'on irait le chercher pour le conduire au divan, et que les personnes qui devaient composer l'assemblée avaient déjà reçu ordre de s'y rendre.

Quelque déterminé que fût Calaf à tenter l'aventure, il ne passa pas la nuit sans inquiétude. Si tantôt il osait

se fier à son instruction et à son esprit, et se promettre un heureux succès, tantôt, perdant toute confiance, il se représentait la mortification qu'il éprouverait si ses réponses ne plaisaient pas au divan. Il pensait aussi quelquefois à Elmaze et à Timurtasch.

« Hélas! disait-il, si je meurs, que deviendront mon père et ma mère? »

#### IX

Le premier rayon de l'aurore le surprit dans cette confusion de sentiments. Aussitôt il entendit le son de plusieurs cloches, avec un grand bruit de tambours. Il jugea que c'était pour appeler au conseil tous ceux qui devaient s'y trouver. Alors il sentit s'évanouir toutes ses craintes et renaître son audace; il se leva et se re-



Je vous fais présent de cette bourse pour vous consoler de mon trépas.

(Page 370, col. 2.)



vêtit d'un cafetan et d'un manteau d'une étoffe de soie rouge à fleurs d'or qu'Altoun-Kan lui avait envoyés avec des bas et des souliers de soie bleue.

Comme il achevait de s'habiller, six mandarins bottés et vêtus de robes fort larges et de couleur cramoisie, entrèrent dans son appartement, et, après l'avoir salué, ils lui dirent qu'ils venaient de la part du roi le prendre pour le mener au divan. Il se laissa conduire; ils traversèrent une vaste cour en marchant au milieu d'une double haie de soldats; ils arrivèrent dans la salle où se tenait le conseil, et qui communiquait au palais intérieur.

Déjà toutes les personnes qui devaient assister à cette assemblée étaient assises sur des sofas de diverses couleurs qui régnaient autour de la salle. Les mandarins les plus considérables paraissaient d'un côté, le colao ou chancelier, avec les professeurs du collège royal, étaient de l'autre, et plusieurs docteurs, dont on connaissait la capacité, occupaient les autres places. Il y avait au milieu deux trônes d'or posés sur deux sièges triangulaires. Aussitôt que le prince des Nogais parut, la noble et docte assistance le salua avec toutes les marques d'un grand

respect, mais sans lui dire une parole; tout le monde étant dans l'attente de l'arrivée du roi, on gardait un profond silence.

Le soleil était sur le point de se lever. Dès qu'on vit poindre les premiers rayons, on ouvrit des deux côtés les rideaux de la porte du palais intérieur, et aussitôt le roi parut, accompagné de la princesse Tourandocte, qui portait une longue robe de soie tissée d'or et un voile de la même étoffe. Ils montrèrent tous deux à leurs trônes par cinq degrés d'argent. Pendant ce temps-là, toutes les personnes de l'assemblée, qui s'étaient levées à la vue d'Altoun-Kan, demeurèrent debout avec beaucoup de gravité et les yeux à demi fermés. Calaf seul promenait partout ses regards.

Quand le puissant monarque de la Chine eut ordonné aux personnes présentes de s'asseoir, un des six mandarins qui avaient conduit Calaf et qui étaient debout avec lui à quinze condées des deux trônes,

s'agenouilla et lut un mémoire qui contenait la demande que ce prince étranger faisait de la main de la princesse Tourandocte. Ensuite il se releva et dit à Calaf de faire trois révérences au roi. Le prince des Nogais



« Que je suis malheureux, s'écria le monarque. »  
(Page 372, col. 1.)



Comme il finissait de s'habiller, six mandarins entrèrent. (Page 373, col. 1.)

s'en acquitta de si bonne grâce, qu'Altoun-Kan ne put s'empêcher de lui sourire pour lui témoigner qu'il le voyait avec plaisir.

Alors le colao se leva et lut à haute voix l'édit fu-

neste qui condamnait à mort tous les prétendants téméraires qui répondraient mal aux questions de Tourandocte. Puis, adressant la parole à Calaf :

« Prince, lui dit-il, vous venez d'entendre à quelle



condition on peut obtenir la princesse ; si la pensée du péril qui vous menace fait quelque impression sur votre âme, il vous est encore permis de vous retirer.

— Non, reprit le prince des Nogaïs, le prix qu'il s'agit de remporter est trop glorieux pour que j'y renonce. »

Le roi, voyant Calaf disposé à répondre aux questions de Tourandocte, se tourna vers cette princesse et lui dit :

« Ma fille, c'est à vous de parler ; proposez à ce prince les questions que vous avez préparées, et plaise à Dieu qu'il pénètre le sens de vos paroles ! »

Tourandocte, à ces mots, dit :

« Je prends le ciel à témoin que je ne vois qu'à regret mourir tant de princes ; mais pourquoi s'obstinent-ils à vouloir que je les épouse ? Que ne me laissent-ils vivre tranquillement dans mon palais, sans venir attenter à ma liberté ? Sachez donc, jeune audacieux, ajouta-t-elle en s'adressant à Calaf, que vous n'aurez point de reproche à me faire, lorsqu'à l'exemple de vos rivaux il faudra souffrir une mort cruelle ; vous êtes seul la cause de votre perte, puisque je ne vous oblige point à venir demander ma main.

— Princesse, répondit le jeune homme, je sais tout ce qu'on peut me dire là-dessus ; faites-moi, s'il vous plaît, vos questions, et je vais tâcher d'en démêler le sens.

— Eh bien ! reprit Tourandocte, dites-moi quelle est la créature qui est de tout pays, amie de tout le monde, et qui ne saurait souffrir son semblable ?

— Madame, répondit Calaf, c'est le soleil.

— Il a raison, s'écrièrent les docteurs, c'est le soleil. »

La princesse, étonnée et fort émue, poursuivit en ces termes :

« Quelle est la mère, qui, après avoir mis au monde ses enfants, les dévore tous lorsqu'ils sont devenus grands ?

— C'est la mer, répondit le prince des Nogaïs, parce que les fleuves qui vont se décharger dans la mer lui doivent leur origine. »

Tourandocte, voyant que le jeune prince répondait juste à ses questions, en fut si piquée, qu'elle résolut de ne rien épargner pour le perdre.

« Quel est l'arbre, lui dit-elle, dont toutes les feuilles sont blanches d'un côté et noires de l'autre ?

— Cet arbre, répondit Calaf, représente l'année, qui est composée de jours et de nuits. »

Cette réponse fut encore applaudie dans le divan ; les mandarins et les docteurs dirent qu'elle était juste, et donnèrent mille louanges à la sagacité du jeune prince. Alors Altoun-Kan dit à Tourandocte :

« Allons, ma fille, confesse-toi vaincue, et consens à épouser ton vainqueur ; les autres n'ont pu seulement répondre à une question, et celui-ci, comme tu le vois, les explique toutes.

— Il n'a pas encore remporté la victoire, répondit la princesse en pleurant de dépit ; j'ai d'autres questions à lui faire, mais je les lui proposerai demain.

— Oh ! pour cela, non, repartit le roi, je ne permettrai point que vous lui fassiez des questions à l'infini ; tout ce que je puis souffrir, c'est que vous lui en proposiez encore une tout à l'heure. »

La princesse s'en défendit, en disant qu'elle n'avait préparé que celles qui venaient d'être interprétées, et

elle pria le roi son père de ne pas lui refuser la permission d'interroger le prince le jour suivant.

« C'est ce que je ne veux pas vous accorder, s'écria le monarque de la Chine en colère ; vous ne cherchez qu'à mettre l'esprit de ce jeune prince en défaut, et moi je ne songe qu'à me dégager de l'affreux serment que j'ai eu l'imprudence de faire. Ah ! cruelle, vous ne respirez que le sang, et la mort de ces princes est un doux spectacle pour vous. La reine, votre mère, touchée des premiers malheurs que vous avez causés, se laissa mourir de douleur d'avoir mis au monde une fille si barbare ; et moi, vous ne l'ignorez pas, je suis plongé dans une mélancolie que rien ne peut dissiper, depuis que je vois les suites funestes de la complaisance que j'ai eue pour vous ; mais, grâce au ciel, on ne fera plus dans mon palais de ces horribles exécutions qui rendent mon nom exécration. Puisque ce prince a bien répondu à ce que vous lui avez proposé, je demande à toute cette assemblée s'il n'est pas juste qu'il soit votre époux. »

D. L. C.

(La suite au prochain numéro.)

### LES ORANGES.

Un père de famille voyant que, malgré ses conseils, son jeune fils continuait à fréquenter de mauvaises compagnies, voulut lui en faire comprendre le danger par une allégorie en action.

Il remplit une boîte de très-belles oranges, parmi lesquelles il en mit à dessein une qui était un peu gâtée ; ensuite ayant fait venir Eugène :

« Mon fils, lui dit-il, je vais te faire un présent dont, j'espère, tu me sauras gré. Je connais ton goût pour les oranges ; en voilà de fort belles que je te donne. »

Le jeune homme, bien reconnaissant d'un si agréable cadeau, s'empresse d'ouvrir la boîte ; il admire la beauté des oranges, il les contemple avec une vive satisfaction ; mais en les examinant de près, il en aperçoit une qui n'est pas aussi saine que les autres.

« Mon père, dit-il aussitôt, voilà une orange qui commence à se gâter, il ne faut pas la laisser avec les autres.

— Pourquoi ? mon fils, répondit le père ; elle n'a qu'une petite tache qui disparaîtra bientôt.

— Ah ! mon père, reprit le fils, cette tache ne fera qu'augmenter, c'est un commencement de corruption qui se communiquerait à toutes les autres oranges. »

Le père alors lui dit en souriant :

« Puisqu'une seule de ces oranges est malade, le voisinage de toutes les autres qui sont saines la guériront infailliblement.

— Ah ! mon père, répliqua l'enfant, c'est impossible.

— Essayons, dit le père. Laisse les oranges dans leur boîte, et confie-les-moi pendant huit jours ; au bout de ce temps nous les visiterons ensemble, et tu verras avec joie qu'elles seront toutes dans le meilleur état du monde. »

Le fils se soumit avec respect à la volonté de son père ; mais il se retira très-persuadé qu'il ne devait plus compter sur ses oranges.

Les huit jours lui parurent bien longs, et à peine étaient-ils expirés qu'il vint au cabinet de son père, pour assister à l'ouverture de la boîte qui renfermait son trésor. Le père l'ouvre aussitôt ; mais quel triste



spectacle ! ces oranges qui flattaient si agréablement la vue et l'odorat, ne sont plus qu'un amas de pourriture.

« Je vous l'avais dit, mon père, reprit l'enfant ; si vous aviez voulu me croire, mes pauvres oranges ne seraient pas dans l'état où je les vois.

— Oui, mon enfant, répondit le père, tu avais raison de me représenter que la mauvaise orange infecterait toutes les autres, et que les bonnes n'amélioreraient pas les mauvaises. Mais raisonnons un peu d'après cette expérience. Si une seule orange a gâté toutes les bonnes, comment peux-tu espérer que plusieurs jeunes gens débauchés ne corrompent pas un jeune homme sage ? Et si plusieurs oranges saines n'ont pu corriger le vice naissant d'une seule, comment te flattes-tu qu'un seul jeune homme sage reformera une société de mauvais sujets ? »

Eugène comprit la justesse de ce raisonnement et abandonna ses dangereux compagnons. X.

## VARIÉTÉS.

### UN CHAT ET UN CHIEN.

De tous les animaux utiles qui vivent en société avec l'homme, le chat est celui dont les naturalistes nous donnent la plus mauvaise idée.

« Il n'a, disent-ils, que l'apparence de l'attachement. Jeune, sa gentillesse déguise une malice innée, un caractère faux et pervers que l'âge développe et augmente. Bien différent de cet ami fidèle dont tous les sentiments se rapportent à la personne de son maître, il ne sent que pour soi, il n'aime que sous condition, il ne se prête au commerce de la vie que pour en abuser. »

Ce tableau moral du chat, fait par l'illustre Buffon, paraît être une vérité frappante.

Le fait que je vais rapporter montre cependant le chat sous un tout autre aspect.

Un soir à huit heures, je fus requis par un juge de paix, en ma qualité de médecin, de me transporter avec lui pour faire un rapport sur un assassinat dont une femme venait d'être victime ; je me rendis à son invitation. Je trouvai dans une petite chambre le cadavre d'une femme jeune encore, étendu sur le carreau et baigné dans son sang. Un chien épagneul, couché à ses pieds, les léchait en poussant de temps en temps des gémissements plaintifs ; à notre aspect il se leva, n'aboya point, vint à nous et retourna à sa maîtresse. Sa démarche lente et pénible, sa tête penchée, tous ses traits, enfin, portaient l'empreinte de la tristesse la plus profonde, et d'une expression sentimentale qui est vraiment l'apanage de ce fidèle compagnon de l'homme.

Un gros chat blanc attirait aussi mes regards ; il s'était posté, sans doute au moment de l'assassinat, sur la corniche d'une armoire au fond de l'appartement. Immobile dans cette place, il avait l'œil fixé sur le cadavre ; son attitude, ses regards, exprimaient à la fois l'horreur et l'effroi. Après un léger examen, je me retirai, et je promis au juge de paix de revenir le lendemain à dix heures du matin avec un de mes confrères, pour faire en sa présence et sous les yeux des prévenus de l'assassinat, l'autopsie de la victime.

Lorsque je revins, comme je l'avais promis, l'attitude du chat était la même, et ses regards avaient acquis une expression d'horreur et de colère très-prononcée. Bientôt le petit appartement se remplit des officiers de jus-

tice et de la force armée ; le bruit des armes qui se froissaient, le tumulte produit par la conversation animée des assistants, rien ne put troubler l'attention ou déranger l'attitude menaçante du chat. Tout à coup les gens prévenus de ce crime furent introduits. Dès que l'animal, que je ne perdais pas de vue, les eût vus, ses yeux devinrent encore plus ardents, ses poils se hérissèrent. Il s'élança au milieu de la chambre, s'arrêta un moment et alla ensuite se coucher sous le lit à côté du chien, dont il partageait en ce moment l'indignation pour le meurtre et la fidélité pour sa maîtresse.

Ces témoins muets, mais terribles, n'échappèrent point à l'attention des accusés ; je ne sais si la voix du remords se fit alors entendre dans leur cœur endurci, mais, ce qui est certain, c'est que leur figure en fut toute décomposée, et c'est peut-être la seule fois dans le cours de cette procédure que leur atroce audace se soit démentie.

Quel sujet inépuisable de réflexion cette anecdote ne peut-elle pas fournir à celui qui se livre à l'étude du cœur humain ! Quoi ! l'homme, qui se glorifie de la supériorité de son intelligence et de la perfection de ses habitudes sociales, est capable d'un crime qui pénètre d'horreur un animal que les naturalistes s'accordent à représenter comme sauvage et perfide !

Ce trait a détruit l'antipathie que j'avais contre les chats. Désormais je ne repousserai plus leurs caresses, parce qu'il me sera permis de croire à leur reconnaissance et à leur attachement. X.

### LES VRAIS AMIS.

« Les vrais amis, disait Démétrius de Phalère, lorsque vous êtes dans la prospérité, attendent que vous les appeliez ; si vous êtes dans l'adversité, ils se présentent d'eux-mêmes. » A.

## RÉCITS HISTORIQUES.

### LE MARÉCHAL CANROBERT.

Le maréchal Canrobert, né en 1809, appartient à une honorable famille de la Bretagne. Il sortit de l'École militaire de Saint-Cyr en 1828 en qualité de sous-lieutenant, et fut envoyé en 1835 en Algérie, où il prit part à divers combats. Capitaine en 1837, il se trouva au siège de Constantine, fit partie des colonnes d'assaut, et reçut sa première blessure sur la brèche à côté du colonel Combes, qui, avant d'expirer, le recommanda au maréchal Vallée par ces mots : « il y a de l'avenir dans cet officier. »

En 1841, il se distingua par son sang-froid et son active énergie dans les expéditions aventureuses qui lui furent confiées, notamment au col de la Mouzaïa ; commanda un bataillon de chasseurs à pied, puis le 64<sup>e</sup> de ligne, et, à la tête de ce dernier corps, fit entièrement cesser la rébellion de Bou-Maza et des tribus du Bas-Dhara : l'affaire de Sidi-Kalifa lui fit surtout beaucoup d'honneur. Huit mois de luttes opiniâtres et sanglantes lui valurent le grade de colonel en 1847. Après avoir commandé le 2<sup>e</sup> régiment de la légion étrangère, il fut mis à la tête du 3<sup>e</sup> de zouaves, il délivra Bou-Sada dont la garnison était bloquée, rallia le gros de l'armée devant Zaatcha, et monta un des premiers à l'assaut de cette ville ; cette action d'éclat lui valut la croix de commandeur de la Légion d'honneur.



Il fut nommé général de brigade en 1850, et général de division en 1853.

Lorsque la guerre fut déclarée à la Russie, M. Canrobert reçut (mars 1854) le commandement de la première division de l'armée d'Orient, division qui, à la suite de la malheureuse campagne de la Dobrutscha, fut si effroyablement décimée par le choléra. Plus tard, il appuya de tous ses efforts l'expédition de Crimée, soutint au passage de l'Alma le premier choc des Russes, et malgré un feu très-vif, s'établit sur les hauteurs jusqu'à l'arrivée du général Forey; blessé au bras

par un éclat d'obus, il n'en resta pas moins sur le champ de bataille jusqu'à la fin de la journée. Deux jours après, le maréchal Saint-Arnaud, qui sentait sa fin prochaine, lui remit le commandement en chef, ainsi que le lui prescrivait une lettre confidentielle de l'Empereur, en date du 12 mars précédent. Il marcha aussitôt sur Sébastopol, fit construire plusieurs batteries ainsi qu'une première parallèle, et ouvrit le feu le 17 octobre; mais ayant reconnu l'impossibilité de s'emparer de la place par un coup de main, il entreprit, au milieu d'insurmontables obstacles et dans une saison des plus



Le maréchal Canrobert.

rigoureuses, les gigantesques travaux qui en amenèrent l'investissement.

Cette première période du siège, la plus pénible, fut signalée par la sanglante bataille d'Inkermann (5 novembre), les combats de Balaklava et d'Eupatoria, l'enlèvement du Carénage et les continuelles sorties de l'ennemi.

Par suite du refus de lord Raglan, général des troupes anglaises, de coopérer au plan d'attaque proposé par M. Canrobert, ce dernier, dont la situation était de jour en jour plus embarrassante vis-à-vis des alliés, re-

mit, en mai 1855, le commandement en chef au général Pélissier, et reprit sa place à la tête du 1<sup>er</sup> corps. L'année suivante il reçut, en même temps que MM. Bosquet et Randon, le bâton de maréchal de France.

Commandant d'un des corps d'armée de la campagne d'Italie, il déploya là son talent de général et sa bravoure de soldat.

Le maréchal Canrobert est aujourd'hui chargé du grand commandement militaire dont Lyon est le siège; il y a succédé au maréchal Castellane.

MAURY.